

Une approche de la Médecine traditionnelle à Mayotte: Des plantes en question

Docteur Céline Lartigau Roussin

Toutes les herbes ne sont pas des médicaments. Tous les arbres ne soignent pas. Les plantes sont mâles ou femelles ; selon leur sexe, elles ne traitent pas les mêmes affections. Quand tu cueilles la première plante d'un traitement, il faut toujours réciter une fatihah". Cette promenade très matinale avec Mafaustine est vivifiante et passionnante. Je l'imagine à ma place, il y a une cinquantaine d'années, marchant sur les pas de sa grand-mère qui lui a tout appris. Je pense à toutes ces plantes que nous avons croisées, à toutes ces plantes dont je ne connais pas encore le nom, puis à toutes ces plantes utilisées partout dans le monde, depuis la nuit des temps. L'étude des phytothérapies traditionnelles est à la mode, lit-on. Ceci recouvre deux intérêts.

Le premier est celui des laboratoires occidentaux, à la recherche de nouvelles molécules actives, puisque le règne végétal a fourni depuis plus d'un siècle à la bio-médecine des médicaments très efficaces. Cet intérêt est d'autant plus profond, explique l'ethnopharmacologue Jacques Fleurentin¹, que de nombreux travaux montrent que les plantes testées issues des médecines traditionnelles sont d'une part des plantes efficaces dans les modèles pharmacologiques et d'autre part sont quasiment dépourvues de toxicité. Il ne s'agit plus seulement d'identifier une molécule active, mais de découvrir de nouveaux produits non toxiques, dans une perspective thérapeutique nouvelle².

Le second intérêt est celui des pays en voie de développement pour lesquels les traitements biomédicaux posent le problème de leur coût exorbitant. « Dans plusieurs régions d'Afrique, les plantes médicinales représentent pratiquement le seul arsenal thérapeutique à disposition des guérisseurs traditionnels qui soignent dans certains cas plus de 90% de la population³ ». La célèbre déclaration d'Alma Alta de 1978, où l'O.M.S. émettait le voeu d'une « santé pour tous en l'an 2000 », a permis de faire une place aux remèdes traditionnels, en indiquant que « les plantes médicinales sont d'une grande importance pour la santé des individus et des

communautés ». L'Organisation Mondiale de la Santé a depuis soutenu l'établissement d'une base pour la conservation des plantes médicinales et encouragé les pays en voie de développement à organiser la médecine traditionnelle dans des cadres réglementaires.

Le but de cet article n'est pas de présenter un catalogue exhaustif des plantes utilisées par la phytothérapie traditionnelle. Il est vrai qu'un tel travail est en cours, mené notamment dans le cadre de la D.A.F.⁴ qui répertorie et identifie avec l'aide du Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris la flore mahoraise. Cette phytothérapie demeure un recours thérapeutique très important. Nous allons voir à présent par quels acteurs et selon quelles modalités les plantes qui soignent sont actuellement utilisées à Mayotte.

Nos données proviennent de deux sources Au dispensaire où je travaille en tant que médecin, j'ai pu constater l'importance de l'utilisation des plantes: près d'un quart des patients ont eu recours à des plantes pour la pathologie qui les amène à consulter. Comme nous l'avons vu dans un précédent travail⁵, la médecine traditionnelle est encore largement sollicitée pour plusieurs raisons. Si les jeunes disent unanimement ou presque ne pas « y croire » ou ne pas y avoir recours, ils sont encore très nombreux « en brousse » à porter la trace de scarifications, ou à reconnaître avoir bu plus ou moins récemment une tisane de plantes thérapeutiques. Dans de nombreux cas, il est plus aisé de recueillir ou de recevoir des plantes que de se perdre dans la file d'attente du dispensaire et dans le parcours d'examen complémentaires du médecin. En pratique, les patients ont recours aux deux médecines en présence dès que leur cas s'avère un peu sérieux. Par ailleurs, nous sommes allés interroger les tradithérapeutes dans plusieurs villages mais principalement dans la commune de Bandrélé.

La formation par un tradithérapeute n'est pas gratuite⁶, et il faut le rétribuer, assez fréquemment

¹ Dr Jacques FLEURENTIN, président de la société française d'ethnopharmacologie, « Plantes des médecines traditionnelles: vers une thérapeutique moins iatrogène », site Internet www.ethnopharmacologia.org

² « car plusieurs principes actifs peuvent agir en synergie ou ce sont des pro drogues qui doivent être bio transformées pour être assimilées ou actives » Dr J. FLEURENTIN

³ Pr Hostettmann, avant propos de Abayomi Sofowora, « plantes médicinales et médecine traditionnelle d'Afrique », ed Karthala, 1996

⁴ Direction de l'Agriculture et des Forêts

⁵ « La maladie du sel- uwade wa shingo », C. LARTIGAU-ROUSSIN, Naturalistes, Historiens et Géographes de Mayotte, n°5 Dec. 2001

⁶ Sauf bien évidemment dans le cas où un thérapeute transmet son savoir à un membre de la famille.

en espèces sonnantes et trébuchantes. Le tarif usuel est de 200 francs, qu'on lui donne à la fin de l'apprentissage. Il ne s'agit pas d'une escroquerie de Muzungu⁷. Ce prix à payer est valable pour les Mahorais entre eux. C'est notamment ce qu'a dû verser une de nos informatrices de Dapani à la fin de ses séances de formation chez une thérapeute de Sohoa. On nous l'a expliqué : « La connaissance peut être insoupçonnée : elle vient de Dieu. On s'aperçoit qu'on a cette connaissance car notre propre main nous dirige vers la plante qui va guérir la maladie à laquelle on pense. Ou alors on l'a acquise, cette connaissance. On l'a payée ou on la tient de sa famille qui nous l'a transmise volontairement. Et même si on pense avoir oublié, notre main, nous guidera vers la bonne plante et on la reconnaîtra. Par contre, si on a volé un savoir, si on a espionné sans payer, sans qu'on nous l'offre, on fera des erreurs, ou on oubliera. Ou on nous enverra un mauvais sort, et même si c'est la bonne plante, ça ne marchera pas. »

Il faut prévoir plusieurs matinées et fixer rendez-vous avec le tradithérapeute, tous les jours n'étant pas idéaux pour la récolte de plantes⁸. Car l'idéal est de le suivre dans sa cueillette, apprenant ainsi comme il l'a fait de ses maîtres⁹. Cela permet entre autre de repérer le biotope favorable à la plante, la façon dont le thérapeute la ramasse (faisant précéder la cueillette d'une incantation ou non).

QUI PRESCRIT DES PLANTES A MAYOTTE ?

L'automédication

Une personne malade à Mayotte a plusieurs recours thérapeutiques en dehors de la bio-médecine. Souvent, le traitement commence à domicile, en automédication. Cette dernière repose principalement sur des plantes que le sujet malade connaît et qu'il peut facilement cueillir à proximité. Famille, voisinage lui indiqueront également des plantes dont elle ignorait l'usage. Dans les boutiques de village, et surtout sur le marché de Mamoudzou, elle peut aussi acheter de nombreux médicaments: médicaments de la bio-médecine (aspirine, chloroquine), médicaments malgaches (poudres vendues en sachets, dont le contenu ne peut pas toujours être détaillé par le vendeur, racines, graines...) ou arabes (en provenance de la Mecque, ou ramené du Kenya ou de Tanzanie). On y trouve des plantes fraîches, mais ce sont des plantes courantes, destinées aux citadins qui ne peuvent s'approvisionner

⁷ Muzungu : le blanc, l'occidental

⁸ Les thérapeutes ne vont pas ramasser les plantes les jours « nuhusi », de malchance. Les meilleurs jours sont en général le Lundi et le Mercredi.

⁹ En général, c'est la grand mère qui forme la petite fille, le grand père le petit fils.

à proximité: Paraovi¹⁰, shivahara¹¹, shiojoyambwa¹² mfandrabo¹³, rule sont celles que nous avons puretrouver le plus fréquemment.

Le Mwalimu

Lorsqu'on est malade, on s'adresse souvent en première instance à quelqu'un de la famille. Il s'agit par exemple d'un oncle qui est mwalimu. « Mwalimu est un terme général pour désigner tous les maîtres versés dans les affaires du monde invisible On traduit parfois ce mot par savant ou maître, guérisseur et par devin. (...) Ils se recrutent souvent parmi cette population de lettrés traditionnels que sont les maîtres coraniques, et ils manipulent pour exercer leur art de nombreux livres religieux ou magico-religieux en arabe: deux raisons qui écartent les femmes de ces carrières¹⁵. »

Le mwalimu pratique la médecine coranique : il se réfère à ses livres, puis lit des prières appropriées et/ou prépare des amulettes (Hirizi) contenant des versets du coran. Il peut faire ingérer au patient des versets qu'il a inscrits au noir de fumée sur une grande assiette, puis dilués avec un liquide (eau de rose par exemple). Pour cet exercice, il peut avoir recours à des plantes. Il est aussi astrologue et conseille ses patients (si l'on veut construire une maison par exemple, il sera bienvenu de demander à un mwalimu le jour propice au début des travaux).

Mais surtout il identifie l'affection: maladie à soigner en dispensaire, ou pathologie liée aux djinn par exemple. Il est important à ce niveau de signaler, à l'instar de Sophie Blanchy, anthropologue spécialiste de Mayotte, que tout dérangement de l'ordre harmonieux des choses et du monde est perçu comme pathologie au sens large et demande une thérapie. Il peut s'agir d'un cataclysme naturel, une maladie physique ou mentale, d'échecs à des entreprises : tous ces dysfonctionnements demandent une consultation de spécialiste¹⁶. Le mwalimu explique chez quel thérapeute il faut se rendre, et à quel moment. Pour ce faire, il peut avoir recours, outre l'astrologie, à la divination (avec des cartes, ou des graines comme les graines de Ntso).

Les fundi

Le patient se rend donc chez le fundi qui lui a été recommandé par l'entourage ou par le mwalimu. Le fundi est un « maître, celui qui est savant dans une discipline et qui peut utiliser, enseigner ou appliquer

¹⁰ *Plectranthus amboïcicus* Spreng.

¹¹ *Aerva lanata* Schul

¹² *Dodonea Viscosa*

¹³ *Aphloia Theiformis*

¹⁴ *Ocimum* sp.

¹⁵ S. BLANCHY - DAUREL, La vie quotidienne à Mayotte, l'Harmattan, 1990, p201

¹⁶ S.B., le monde invisible, p 18

ses connaissances (...). Fundi est un titre, et aussi une fonction. On s'adressera au mwalimu en l'appelant fundi, de même pour des artisans comme le forgeron, le menuisier, le tailleur. Des fonctions comme instituteur, professeur et maître d'école coranique sont aussi désignées par le terme de fundi . »

Il peut s'agir d'un(e) spécialiste des massages (fundi wa uhandralia): les femmes ont souvent des compétences traditionnelles en obstétrique (Mudzalisa, la matrone), sachant masser les femmes enceintes ou stériles, guider l'accouchement. Elles donnent fréquemment des remèdes à base de plantes à visée gynécologique (traitement de l'infertilité, des méno ou métrorragies¹⁸, traitements préventifs visant à assurer un accouchement facile, une bonne lactation, traitement curatifs des tranchées¹⁹ ou recettes abortives pour grossesses non désirées). Elles savent aussi fréquemment prendre en charge les affections de l'enfant: fièvres en tout genre, douleurs abdominales, énurésie. D'autres femmes et les fundi wa uhandralia masculins s'occupent essentiellement des abcès, lombalgies, entorses et fractures. Toutes ces prises en charge thérapeutiques reposent sur une pratique gestuelle et l'utilisation d'une riche pharmacopée à base de plantes.

Parfois, c'est un fundi wa nyonga, un spécialiste des ventouses que l'on va voir. Sur la peau préalablement scarifiée à l'endroit douloureux²⁰, ce spécialiste dépose une petite mèche allumée qu'il recouvre de cornes (nyonga) de chèvre, de zébu, ou de petits pots de verre. Des applications régulières sont recommandées pour purifier le sang, en cas de faiblesse généralisée. Cette technique ne requiert pas l'utilisation de plantes. Cependant, il est recommandé avant le traitement de boire du lait ou du ubu²¹, afin de faire «monter le sang» : le traitement sera plus efficace.

Certains fundi sont spécialisés dans une affection : troubles urinaires, hypertension, douleurs abdominales persistantes, dermatoses, diabètes etc.: chaque fundi a sa renommée pour certaine(s) pathologie(s) et connaît les plantes appropriées pour leur guérison.

Le fundi des djinn

Si l'affection a été attribuée à un esprit, il faut

¹⁷ SB le monde invisible, p9

¹⁸ saignements trop longs ou trop fréquents

¹⁹ Contractions qui suivent l'accouchement.

²⁰ On utilise les nyonga à l'endroit d'un traumatisme. Car si on les applique à l'endroit d'une douleur « spontanée » (douleur lombaire liée à l'arthrose par exemple), on court le risque d'une dépendance à ce traitement.

²¹ Ubu : bouillon de riz²² On rencontre à Mayotte plusieurs types de djinn : les trumba sont d'origine malgache. Les patrosi sont des esprits locaux associés aux

se rendre chez un fundi des djinn. Ces djinns²² sont très présents à Mayotte. Généralement, le djinn fait souffrir son « siège », la personne possédée, pour signaler qu'il veut rentrer en relation avec elle et son entourage. « On n'a plus qu'à se plier à la procédure établie étape par étape, pour mettre au point une communication normalisée avec lui²³. » En pratique, on lui offre une ou plusieurs cérémonies, à la fin desquelles il finira par révéler son nom et ses intentions. Après une période plus ou moins longue d'acceptation, le sujet porteur d'un djinn peut s'en faire un allié, un conseiller. Certains djinn sont ainsi d'excellents thérapeutes et on peut les interroger : il monteront dans leur « siège » ou leur parleront en rêve pour conseiller des plantes. Le fundi des djinns est à la fois le cheval d'un djinn thérapeute, et le maître de cérémonie des séances de possession. Lors de ces dernières, et dans les rites préparatoires (« dalao », c'est à dire « médicament »), de nombreuses plantes sont utilisées. Selon Lambeck²⁴, qui a dégagé lors de son étude 12 plantes utilisées pour les djinns, les remèdes associés avec les différentes espèces d'esprits sont tous semblables en substance. Il n'y a pas d'effet pharmacologique précis (en particulier, il n'y a pas d'utilisation de plantes hallucinogènes). Pour qu'un remède soit efficace, le fundi doit annoncer aux esprits que la plante va être cueillie, en murmurant une demande de permission, parfois en laissant une offrande au pied de l'arbre: « le remède en tant que substance matérielle ne peut être distingué du contexte social de son application ou des actes de communication dont il fait partie ».

D'après notre expérience personnelle, les remèdes utilisés pendant les cérémonies de possession varient selon le guérisseur et le cas. Ils entrent dans la composition d'un savant mélange, où les plantes sont choisies pour leur efficacité symbolique : telle plante à l'odeur agréable charmera l'esprit, telle autre le fera parler, telle autre donnera les forces nécessaires au patient pour supporter la transe, etc.

Le somier : « mutsayi » ou « mgangi »

« Les mots « mgangi » et « mtsayi » ont une connotation négative et indiquent clairement les spécialistes des agressions d'ordre magique ». Personne ne s'affirmera sorcier ! Mais on parle de leurs actions. Ce sont les sorciers qui préparent les masahiri pour

ancêtres de l'île : ces djinns sont la création de Dieu, ils ne sont pas humains et n'ont pas été incarnés. Leur appétit de sang (ils boivent par la bouche de la personne qu'ils possèdent du sang d'animal sacrifié, et l'Islam très présent à Mayotte leur font « préférer » les trumba. Ces derniers sont d'anciens rois morts, d'origine humaine donc.

²³ SB, monde invisible, p17

²⁴ Lambeck 1993

le compte des personnes malintentionnées qui leur demandent de jeter des sorts. Les masahiri sont composés de morceaux d'ongle, de cheveux, d'os de morts, de petits fragments de bois, etc., cachés dans le jardin ou dans le corps même du patient. Les sorciers utilisent des plantes, des animaux (des coqs par exemple), des objets (canifs, aiguilles, etc.) et de nombreuses incantations. La contre-sorcellerie, menée par les mwalimu, utilise les mêmes accessoires.

QUELLES SONT LES MODALITÉS PRATIQUES D'ADMINISTRATION ?

A Mayotte, la voie d'administration privilégiée des traitements à base de plantes reste la voie orale, sous forme de tisane (« dite ») obtenue par décoction. La matière végétale est placée dans une marmite²⁶. Dans certains cas, il faut d'abord faire subir un traitement à la marmite, en badigeonnant ses bords et en traçant au fond des motifs avec de la terre blanche²⁷. On y ajoute de l'eau froide, et on met à bouillir, prolongeant l'ébullition quelques minutes. Il ne s'agit donc pas d'infusion (où l'eau bouillante est versée sur les feuilles). Souvent la préparation est laissée dans le récipient et mise à réchauffer chaque jour avant emploi. Le liquide devient chaque jour plus foncé et la décoction est réputée devenir plus efficace. La posologie est vague : en général, un bol matin et soir pendant trois jours, ou le temps que l'affection disparaisse. Parfois, elle est prescrite pour sept jours, le chiffre sept ayant une importance magico-religieuse.

Les plantes peuvent être utilisées seules, ou en association. La plupart du temps, ce sont les feuilles qui sont employées, mais le recours aux racines, aux graines ou fleurs, à l'écorce, est également fréquent. Certaines plantes sont ajoutées à toutes les préparations du même type, pour en renforcer l'effet ou juste pour améliorer le goût.

Les simples" sont en général ramassés le jour même, si tout du moins il s'agit d'un jour correct (non «nuhusi»). Cette cueillette exige parfois de longs trajets pour se rendre à un endroit approprié, soit que la plante y soit abondante, soit qu'on lui attribue des vertus liées cet endroit. Si l'arbre ou la plante ne se trouve que dans

un village éloigné, le fundi peut sécher des feuilles et les garder à domicile, ou planter dans sa cour un spécimen. Certaines plantes ne se rencontrent qu'en saison sèche. Tout comme un médecin de dispensaire qui faisant face à une pénurie d'une classe d'antibiotique prescrira une autre classe équivalente, le fundi pour une même pathologie préparera sa concoction avec des plantes de saison.

L'usage externe est également important et varié. Citons quelques exemples pour illustrer les différents modes de préparation et d'administration. En aucun cas nous ne présumons de l'efficacité pharmacologique de ces préparations. Il s'agit de recettes recueillies sur le terrain, dont aucune n'a été validée par la bio-médecine. Leur présentation permettra cependant d'illustrer la multiplicité des modes d'administration et des pathologies traitées.

Les instillations nasales

On écrase dans ses mains ou dans un linge quelques feuilles gali ndrume³⁰ en shimaorais (sin), andrabay lai en shibushi (sb)³¹, et on instille quelques gouttes dans le nez des enfants qui ont le nez bouché et qui ronflent.

Les instillations oculaires

Muri wa gwegwe (sm)³² l'épi bleu, est une herbacée que l'on rencontre sur le bord de tous les chemins. Il est possible de ramasser ses petites fleurs bleues, de les écraser dans un linge et d'instiller le jus qui s'en écoule dans les yeux quand on a une vision trouble. De nombreux traitements des affections oculaires se font cependant sous forme de « gwena », sorte de khôl que l'on obtient avec du noir de fumée. Ce dernier est réalisé avec de l'encens (« ubani ») et du coton (« uvamba ») ainsi qu'avec la ou les plantes nécessaires, en les faisant brûler sous un couvercle métallique. Ce noir est ensuite appliqué sur le bord des paupières. Parfois, l'instillation se fait directement : en cas de conjonctivite, certains patients appliquent directement la sève qui sourde de la tige de mvunge (sin) sur le bord de l'oeil

Les instillations auriculaires

L'oreille douloureuse ou qui présente une otorrhée peut également être le réceptacle de nombreux produits : jus de citron, bave d'escargot, urines de nourrisson,

²⁶Pour certains traitements, cette marmite ne pourra servir qu'à cet usage, ou devra être récupérée par le fundi ayant prescrit le traitement

²⁷Tany malandy en malgache. Il s'agit d'une argile de type kaolin, qui est utilisée dans les traitements des affections liées aux djinns, lors des séances de possession ou encore pour ses vertus de pansement gastrique et par les femmes enceintes qui en ont des envies (ushahuku)

²⁸Herbacée à usage thérapeutique

²⁹Une concoction est une préparation faisant intervenir dans sa composition de nombreux ingrédients.

³⁰Ment.

³¹2 dialectes sont parlés à Mayotte : le shimaorais, appartenant à la famille des langues bantou, et le shibushi, dialecte malgache (de type sakalave). Le shimaorais est prédominant, parlé par la plupart des mahorais. Environ 40% de ces derniers parlent shibushi. Dans la suite du texte, nous avons adopté les abréviations suivantes : sb pour shibushi et sm pour shimaorais.

³²Djakwe maitsu (sb), Stachytarfolia urticifolia 33 brède mouringue, Moringa oleifera Lam.

mais ceci n'est pas raconté au muzungu, que l'on s'imagine dégoûté par de telles pratiques. Les feuilles de Miyawani (sm)³⁴ semblent couramment utilisées pour les otorrhées purulentes. Elles sont d'abord chauffées sur le brasero (mako), puis on les presse pour en extraire le jus, que l'on instille dans les oreilles.

Les massages

Ces mêmes feuilles chauffées sont appliquées sur les jambes et servent à masser l'enfant qui tarde à marcher. En cas d'échec, on peut renouveler le massage avec d'autres feuilles, comme celles d'aïtriambandria (sb)³⁵.

La friction

Elle est moins agréable que le massage, d'autant plus qu'elle est souvent réalisée avec des herbes urticantes, comme shileni (sm) qui est utilisée pour les lombalgies ou épineuses (shirango miba est employée chez l'enfant ou le handicapé que l'on voudrait voir marcher)

L'inhalation

En cas de sensation vertigineuse, les Mahorais triturent des feuilles de corossolier (mukonokono miba (sm)) et inhalent l'odeur qui s'en dégage dans le creux de leur main.

Les bains

Les bains dans des macérations de plantes sont couramment utilisés, notamment dans les fièvres infantiles. Les bains thérapeutiques de ce type n'ont pas lieu dans l'enclos des toilettes (mrabani) mais dans la cour. Par exemple, la cuvette et la macération d'une liane, kanosa (sm)³⁸, ayant servi aux bains doit être laissée dans la cour pendant trois jours, afin que tous les animaux boivent dedans et amènent la maladie. Cette liane doit être roulée en sept anneaux de quinze centimètres de diamètre (kara), puis placée dans une cuvette d'eau froide et on y baigne l'enfant fiévreux pendant quelques jours. La macération sent alors très fort: « Les muzungu disent que c'est sale: après un jour ça sent mauvais. Les muzungu disent qu'il ne- faut pas le faire parce qu'il y a des microbes dedans » (fundu de Bandrélé).

Les applications locales

Elles sont multiples :

- application de sève de shizia mlili (sb)³⁹ sur les seins de la mère pour favoriser le sevrage de l'enfant

- Application directe de rhizomes bouillis de singiziu a djinni (sm)⁴⁰ sur les hémorroïdes.

- Applications intra vaginales de diverses plantes pour traiter, les infections locales, provoquer des avortements. rule masilif (sm)⁴¹ est par exemple utilisé pour resserrer les muqueuses vaginales, notamment après un accouchement.

- application de feuilles fraîches sur les abcès (zimba) en formation (par exemple feuilles de Gali (sm)⁴²), de sève hémostatique sur les plaies (ainsi fait-on avec la sève du pignon d'Inde Msumu (sm)⁴³), de racines broyées sur les entorses et les fractures (par exemple racine du coeur de boeuf Mukonokono manga (sm)⁴⁴).

Les fumigations

Elles sont le traitement de choix des affections dues aux diables (shetwani) et surtout à l'un d'entre eux, que l'on appelle Gombe Ndrume. Le jour fixé par le mwalimu, les ingrédients sont placés dans une marmite neuve frottée de tany malandy (terre blanche). On prépare une décoction dont le malade doit boire une partie. On fait ensuite asseoir le malade sur une chaise en le couvrant d'un drap, la marmite posée à côté de lui durant le déroulement de la cérémonie, afin qu'il inhale longuement les vapeurs s'en dégageant. La porte de la maison ne doit en aucun cas être ouverte lors de cette phase. Puis la marmite est placée dehors et le malade se rince avec le reste du liquide (voir ci après le traitement de Uwade wa namtsa, la maladie de l'enfance due à ce diable). Ces fumigations, parfois très éprouvantes peuvent être également utilisées dans le cas de dermatoses (une herbacée nommée Fumdruaka (sm) est ainsi employée dans le traitement des staphylococcies cutanées)

La lactation

Le principe biologique selon lequel certaines molécules actives passent dans le lait maternel est appliqué à Mayotte d'une façon particulière : certains médicaments sont considérés comme trop forts pour le nourrisson s'il les absorbait directement. C'est donc la mère qui les ingère, et qui en fait bénéficier son enfant en l'allaitant. A l'inverse, certains traitements sont réservés à l'usage vétérinaire : ainsi le tambourrissa (sadzua na komba (sm) = ambora (sb) = Tambourrissa laptophylla (monimiaceae)) n'est utilisé par certains fundu que chez les animaux pour favoriser la lactation. Le lait dont il stimule la production est réputé trop «fort» pour un bébé.

³⁴ Kalanchoe pinnata

³⁵ Aïtriambandria (sb): littéralement l'herbe qui pousse sous les greniers, fondre a mengoni (sm) : littéralement les graines dans le dos, Acalypha cremata

³⁶ ident

³⁷ Annona Muricata

³⁸ Cardiospermum halicacabum

³⁹ Lomatophyllum Mayottensis

⁴⁰ Ginger Zerumbut

DES MALADIES ET DES PLANTES

Les traitements préventifs

Les traitements administrés en phytothérapie traditionnelle ne sont pas uniquement curatifs, c'est à dire destinés à traiter une maladie. Dans de nombreux cas des recettes à bases de plantes sont indiquées pour éviter des problèmes ou améliorer la santé générale

Les décoctions préparées quotidiennement à la maison, «dite», offertes aux membres de la maisonnée ou aux visiteurs peuvent voir varier leurs ingrédients suivant certains effets recherchés. Ainsi, si plusieurs membres commencent à tousser, la maîtresse de maison préparera sa tisane à base de Paraovi (sm) plutôt qu'avec de la citronnelle. Pour « fortifier le ventre » et ouvrir l'appétit elle choisira du Mlazi (sm). De nombreux traitements à base de plantes sont bus par la femme enceinte dans différents buts. Elle peut vouloir préparer son accouchement. Ainsi, une tisane d'une rampante appelée Muhoveni (sm) (Koveani en sb) est couramment indiquée dès le 8ème mois de grossesse pour un accouchement plus facile. Avant la naissance également, elle boira des tisanes d'une sorte de trèfle nommé « uhaju wa wotsill », ce qui lui permettra une lactation abondante et surtout de bonne qualité. Le nourrisson fait également l'objet de plusieurs médications, parfois dans un but préventif. Il peut s'agir par exemple d'éviter une maladie spécifique à la nosographie mahoraise : kupaka , dont un des ingrédients les plus répandus est le prunier de Madagascar, Mtsongoma (sm)⁴⁹.

Enfin, de nombreuses plantes sont utilisées sans un but de protection. Il peut s'agir d'une haie de hasiny (sb)⁵⁰, sensée chasser le malheur dans les villages de langue shibushi, de rameaux de bunga sera (non encore identifiée) qu'on accroche aux murs de la maison pour chasser les diables⁵¹, d'ablutions de Fankabuka (non encore identifié) sur les lieux ou personnes à protéger des mauvais sorts, etc.

⁴⁷ « uhaju wa wotsi », littéralement « tamarin de par terre » ou « shidzomadzile ~> également en shimaorais, madiruwantani (sb), Oxalis corniculata

⁴⁸ kupaka (shibushi) = mtsama (shimaorais) . Cette maladie s'installe lorsqu'une femme qui vient d'avoir un rapport sexuel et qui n'a pas encore procédé à la douche vaginale purificatrice porte dans ses bras un nourrisson. Ce dernier, s'il n'est pas protégé, risque d'être contaminé par les mtsama (souillures). Il présenterait alors une hypotonie inquiétante. Le traitement préventif est entrepris dès la naissance et avant le 40 ème jour de vie. Le traitement curatif doit être administré sur un pas de porte.

⁴⁹ Lamonty (sb), Flacourtia Indica

⁵⁰ drageonnier, Dracena reflexa

Des traitements accélérateurs

Certaines pathologies sont considérées comme pouvant évoluer favorablement par elles-mêmes: ainsi en est-il des abcès qui vont se fistuliser à la peau et évacuer leur pus petit à petit. Il est cependant possible d'accélérer la maturation des abcès déjà installés⁵², phase douloureuse, en appliquant diverses plantes, avec pansement occlusif ou non.

On peut également accélérer la disparition de certaines affections du nourrisson, comme kadi⁵³. De nombreuses plantes peuvent être utilisées dans ce cas, mais les Mahorais y associent couramment de petits coquillages que l'on trouve dans le sable: les trondro (trondro ya majinni, trondro des djinns, par opposition aux trondro que l'on trouve sur les rochers et que l'on consomme).

Les traitements curatifs

Comme nous l'avons déjà souligné, ce qui prévaut à Mayotte actuellement, c'est la co-thérapeutique, le recours souvent concomitant à la biomédecine et aux traitements traditionnels. Mais il s'agit là d'une vaste question, qui mérite un large développement : les mentalités changent, les recours thérapeutiques évoluent et ces modifications

⁵¹ La plante s'appelle aodilolo en shibushi, lolo étant le diable et aodi le médicament.

⁵² pour les abcès au tout début il existe des traitements à visée curative, destinés à les faire disparaître complètement

⁵³ On dit que le nourrisson est atteint de la maladie « kadi » lorsqu'il se présente ainsi : il a des selles contenant de petits grains jaunes. Il a la peau très noire. Le centre des lèvres extérieures et du pavillon des oreilles est foncé et sec. Ca passe en général tout seul, mais un traitement administré au moment de la chute du cordon, accélère la disparition de ce problème. Il existe également un traitement préventif, à débiter dès la naissance.